

Sébastien Chauvin

Article « Honte », in Louis-George Tin (dir.), *Dictionnaire de l'Homophobie*, PUF, 2003.

Version revue et augmentée.

HONTE

A l'instar d'autres groupes stigmatisés, les gais et les lesbiennes sont, à bien des égards, des « enfants de la honte ». La biographie de nombre d'entre eux est jalonnée par ces moments de gêne et de malaise qui traduisent la difficulté à évoluer dans un monde hétérosexuel fait d'humiliations répétées, tantôt réelles, tantôt virtuelles, tantôt ouvertes, tantôt secrètes. Aussi bien avant le *coming out* que longtemps après, la vie homosexuelle a été, et reste encore aujourd'hui pour beaucoup, alimentée par ce sentiment permanent et cruel, qui accompagne la découverte ou la tentative d'acceptation de soi et la conscience croissante de faire partie d'une classe d'individus « inappropriés », dont la société ne veut pas et le fait savoir régulièrement. La honte est un sentiment de vulnérabilité universellement accessible, mais non universellement réparti selon les individus et les catégories d'individus. Nous sommes, en théorie, tous égaux devant la honte, mais dans le monde social réel, certains sont plus « égaux » que d'autres. C'est avec la mise en évidence de cette répartition inégale de la fragilité et de la vulnérabilité que commence l'analyse proprement *politique* de la honte, de ses usages sociaux et, plus généralement, de sa « fonction » stratégique dans l'économie hétérosexiste.

D'ordinaire, la honte se donne comme un sentiment purement individuel, émanant de la psychologie intérieure de la personne, et par là elle semble accuser sa victime en donnant l'impression, en gros, que celle-ci reconnaît qu'elle a tort (« c'est bien la preuve... » etc.). C'est sa fonction principale de « rappel à l'ordre ». La honte est, en fait, des

mécanismes les plus puissants grâce auxquels l'ordre social nous « tient » et nous maintient sous son emprise, que ce soit en empêchant les « normaux » de s'éloigner du « droit chemin », ou en poussant les « anormaux » à se cacher et à rester invisibles, à ne pas reconnaître leur appartenance à telle ou telle catégorie stigmatisée. Effet politique de l'oppression collective reproduite dans la série des interactions quotidiennes, la honte que connaissent et subissent les gais et les lesbiennes ne peut sans doute être efficacement combattue que collectivement : elle est un mécanisme souvent bien trop ancré, à la fois dans nos corps, dans nos subjectivités et dans les structures objectives de la société hétérosexiste, pour pouvoir être simplement « révoquée en doute », par un seul décret de la volonté ou une décision qui serait purement individuelle.

La honte comme effet politique

Comme tout sentiment, même apparemment le plus personnel et intime, la honte ne tombe donc pas du ciel : elle s'inscrit dans une économie corporelle qui est une économie *politique*. Pour « persévérer dans son être », tout ordre économique et social, qu'il soit capitaliste, raciste, sexiste ou homophobe, doit se faire reconnaître comme légitime. Aucune domination ne peut s'exercer à long terme si elle n'est pas, d'une manière ou d'une autre, intériorisée par ceux qu'elle a pour effet d'assujettir ou d'inférioriser, et la domination hétérosexiste n'échappe pas à la règle. Mais cette reconnaissance extorquée et cette intériorisation seraient bien peu solides si elles reposaient uniquement sur l'adhésion purement intellectuelle et théorique d'individus abstraits. A travers la honte, le pouvoir « objectif » de l'homophobie s'appuie en fait sur une réalité bien plus concrète : les humains ne sont pas de purs esprits flottant au-dessus de la société, mais des êtres de chair et de sang, des corps socialisés fait de réflexes acquis et de dispositions plus

ou moins conscientes et plus ou moins contrôlables. C'est précisément cette « corporéité » qui permet aux mécanismes de l'homophobie de s'exercer. Ainsi, dans la peur, la honte, la discrétion imposée et auto-imposée, ou encore le sentiment du ridicule et de l'inapproprié, ma soumission à l'ordre hétérosexiste peut s'opérer à *mon corps défendant*, sans que j'y puisse grand chose. Toutes ces émotions sociales surgissent en nous et agissent sur nous presque malgré nous, exploitant les « complicités souterraines », pour reprendre la formule de Bourdieu, que nos corps conditionnés entretiennent avec les régularités et les hiérarchies réalisées de la société dominante. Nul besoin d'imaginer un « complot homophobe » ou une orchestration cynique de l'oppression pour comprendre comment ce phénomène est possible. En fait, ayant été (et restant) façonnés par ce monde inégalitaire, les homosexuels se trouvent mécaniquement prédisposés, *mentalement et physiquement*, à reconnaître ses divisions instituées et ses structures d'autorité, donc à conférer à l'homophobie une partie du pouvoir parfois paradoxal qu'elle exerce sur eux.

Dans la honte, le corps « trahit » en quelque sorte l'âme en forçant le sujet homosexuel à se percevoir à travers le regard des autres, réels ou supposés, c'est-à-dire, en dernière analyse, à travers la vision du monde hétérosexiste. Ce que montre le pouvoir durable de cette émotion dans la vie des gais et des lesbiennes, c'est que leur corps reste bien souvent plus longtemps dans le « placard » que ne le souhaiteraient les décisions impatientes de leur volonté ou les luttes acharnées de leur esprit contre l'oppression. Ce corps ouvre sur le monde, permet de le « comprendre » et d'agir en son sein, mais il est aussi l'instance qui rend si vulnérable à son égard : c'est par la « prise » que mon corps lui offre sur moi que l'ordre social peut s'imposer à moi (« c'est plus fort que moi »), donnant aux structures et aux agents de l'homophobie le pouvoir de réveiller ma honte de la façon la plus intempestive alors que je « sais » pourtant si bien que je ne « devrais pas », ou que je ne « devrais plus » avoir honte.

Jusque dans ses aspects les plus pernicioeux, cette honte peut survivre longtemps même aux plus heureux et aux plus fiers des *coming-out*, resurgissant régulièrement, parfois dans les moments les plus inattendus, alors qu'on la croyait définitivement vaincue (par le passé elle a accompagné bien des homosexuels jusqu'à la tombe). Comme le rappelle Didier Eribon, « il y a toujours, au détour d'une phrase, d'une situation, une blessure qui peut se raviver, une honte nouvelle qui peut me submerger ou la honte ancienne remonter à la surface ». C'est notamment le cas lorsque disparaissent, momentanément ou définitivement, les soutiens collectifs et environnements sociaux (cercle d'amis, sous-culture alternative etc.) qui fonctionnent ordinairement comme espaces protecteurs et permettent aux homosexuels qui en bénéficient de partiellement perdre *l'habitude* d'avoir honte. Une fois revenu dans son bon vieux village, dans une famille homophobe, dans un quartier « pas gai », ou dans des situations officielles où ses interlocuteurs anticipent, supposent et imposent son hétérosexualité, toute personne discréditable peut vite reprendre des réflexes de honte dont elle croyait s'être à jamais débarrassée.

La honte se nourrit d'une haine de soi qui dépasse les sujets homosexuels parce qu'elle n'est jamais ni complètement individuelle, ni absolument consciente. Elle renvoie à l'incorporation du mépris que les autres véhiculent envers soi. Mais cette homophobie intériorisée comme « peur de l'autre en soi » ne se limite pas à alimenter la honte en carburant social et psychologique : elle se projette souvent aussi dans une « haine de soi en l'autre », c'est-à-dire un rejet des autres homosexuels, auxquels on refuse de s'identifier malgré le stigmatisme commun (ou plutôt à cause de lui). La honte ne se contente donc pas de « discipliner » un à un les dominés, en les isolant d'une société « sacrée ». Tout se passe comme si elle se chargeait aussi de les diviser *entre eux* en rendant plus difficile leur identification mutuelle, et donc leur

mobilisation politique. La honte favorise l'isolement, qui favorise la honte.

Michael Warner propose de distinguer la honte, qui concernerait les actes seuls, du stigmaté, qui toucherait à l'être même des individus, à la définition de leur essence sociale. Passer à côté de cette distinction reviendrait effectivement à confondre la « transgression » volontaire de l'individu « normal » et « universel » qui se contente de jouer avec la limite sociale ou sexuelle, et l'« abjection » de l'individu stigmatisé par-delà les actes mêmes qu'il a ou n'a pas commis, et qui ne peut refuser l'identité « infâme » qui lui est imposée, parfois à vie. Le stigmaté est une forme de honte fondamentale et permanente qui entache les actes avant même qu'ils n'existent réellement, et il y a autant de distance politique entre la transgression et l'abjection (chez Eribon, entre Bataille et Genet) qu'entre la libre communication avec l'impur sexuel et le fait, beaucoup plus radical, d'être *identifié* à cet impur sexuel par une société, sans possibilité d'en sortir.

Mais une telle distinction, partiellement valide, doit aussi composer avec un constat plus nuancé : celui de la tendance spontanée et quasi-universelle à penser les actes des sujets sociaux comme une révélation de leur essence intérieure (le « faire » comme expression de l'être, et l'être comme cause dernière du « faire »). En réalité, bien qu'inégalement selon les individus visés, la honte déborde toujours les actes éventuels qui ont pu l'engendrer, et ne se réduit jamais à une culpabilité qui demeurerait locale tout en laissant indemne la définition des personnes. L'acte honteux déteint toujours, à divers degrés et selon divers modes, sur l'essence (ou l'« image ») de son auteur. Inversement, les catégories d'individus stigmatisés comme les gais et les lesbiennes connaissent une fragilité sociale structurelle qui les rend particulièrement vulnérables aux situations et aux interactions concrètes dans lesquelles cette précarité peut être activée et exploitée. La honte qui

touche alors les homosexuels entretient une relation de renforcement mutuel avec le stigmatisme de leur identité sociale, stigmatisme dont elle vient traduire somatiquement la logique spécifique.

La honte, émotion corporelle

La honte comme émotion typiquement corporelle est, en effet, la conséquence et l'envers de la haine contradictoire propre à tous les racismes, qui consiste à imputer à autrui sa nature, que l'on discrédite, c'est-à-dire à lui reprocher ce dont par ailleurs on affirme qu'il ou elle n'est pas responsable. L'homophobie en tant que racisme sexuel a pour figure centrale une sorte d'oxymore : l'homosexualité comme *pathologie immorale* et l'homosexuel comme *un incorrigible à corriger* (figure que l'on retrouve sans doute dans la vision réactionnaire du sida comme « maladie honteuse »). On comprend, par conséquent, que la honte soit lourde de ce sentiment paradoxal d'être en faute sans n'avoir rien fait, de n'être juste « pas comme il faut » sans pouvoir changer quoi que ce soit, d'être tout simplement « *out of place* », discrédité dans son essence.

Lors des situations souvent douloureuses au sein desquelles est mobilisé, cyniquement ou inconsciemment, par les autres ou par soi-même, le discrédit social lié à l'homosexualité, la sensation physique de honte s'exprime dans des manifestations corporelles de vulnérabilité et d'impuissance comme le rougissement, les sueurs, les tremblements et le malaise. Cette émotion tragique dans sa signification se fait d'autant plus intense et cruelle lorsque, comme c'est bien souvent le cas, se surajoute à la honte la conscience de trahir sa honte à l'extérieur – enclenchant alors une spirale infernale qui décuple la puissance du sentiment premier en lui donnant l'aspect irréprouvable des phénomènes qui, à force de se nourrir eux-mêmes, finissent par s'auto-engendrer sur un mode exponentiel. Par ces manifestations, les corps « disciplinés », subitement envahis par le monde, retraduisent un désir urgent et irréprouvable de

disparaître de la scène sociale, de se cacher, de s'enfuir et, en un certain sens, de se supprimer : sinon de ne plus être, du moins de ne plus être « là ». En d'autres termes, la honte prend le stigmate homophobe au mot : puisque pour cette société, une « mauvaise » orientation sexuelle fait que c'est tout l'être qui devient non-pertinent, alors c'est tout l'être qui cherche à s'annuler dans un effort tragique de *régression*. Et puisque cet être colle à la peau, le corps tente en quelque sorte de réaliser cette régression (« se faire tout petit », « rester discret ») pour le compte de l'esprit. Les symptômes de la honte expriment l'échec de cette tentative tragique de régression corporelle. Tout le monde peut, un jour ou l'autre, à telle ou telle occasion, se retrouver dans cette situation à la fois si englobante et si humiliante. Mais pour nombre d'homosexuels, particulièrement ceux qui vivent à l'écart des grands centres urbains et de leurs communautés protectrices, cette « situation », c'est la vie même.

En outre, la honte que connaissent les gais et les lesbiennes a quelque chose de plus spécifique que l'humiliation classique subie par d'autres catégories dominées socialement ou économiquement. Elle ne se limite pas au seul sentiment d'être socialement inadéquat, « *irrelevant* », ou de représenter une « faute de goût » vivante pour l'entourage social et familial, mais s'y ajoute la conscience douloureuse que c'est dans son *mode de jouissance* même que l'on est anormal, c'est-à-dire dans une position, liée à l'abandon et à l'absence de contrôle, où le sujet est le plus vulnérable dans son humanité (et si c'est un homme, dans sa « virilité »). Or, c'est précisément ce mode de jouissance qui est censé définir, selon le « régime de vérité » dominant, l'essence de sa personne. Bien entendu, cette focalisation sur la jouissance n'a rien de « naturel » : elle est au contraire une construction éminemment politique qui exploite le développement historique de la *pudeur* (il n'y a pas de honte sans pudeur) dans les sociétés « civilisées », pour renvoyer et réduire au

« pulsionnel » et au « bestial » les pratiques et les groupes de personnes qui ne rentrent pas dans la définition dominante de la normalité.

La honte est donc à la fois totale et réductrice. La vision homophobe réduit l'identité homosexuelle à une orientation purement « sexuelle » et fait du sexuel, pensé en terme de « tendances » et de « pulsions » toujours plus ou moins associées à l'animalité, l'origine de toutes les actions et de toutes les pensées des gais et des lesbiennes. Leur être tout entier se retrouve identifié à une « pulsion perverse ». L'homophobie ne les considère donc pas simplement comme des anormaux, mais en fait aussi et surtout des êtres *impudiques*. Pour la société hétérosexiste les homosexuels sont, en effet, des sortes de « provocations ambulantes » : du fait même que leur sexualité soit non-conforme, la vision homophobe les condamne à n'être plus que leur sexualité, redoublant ainsi l'inconvenance de l'anormalité par l'indécence de l'exhibitionnisme (en fait imposé par le regard inquisiteur et hypocrite des dominants et des moralistes). Etant réduits à leur vie privée, ils se retrouvent ainsi « privés de vie privée », leur intimité n'existant plus que pour être bafouée, exhibée symboliquement et donnée en contre-exemple. Quoi que fassent les gays et les lesbiennes pour « déssexualiser » leur identité (parfois même jusqu'à l'absurde), cette réduction pulsionnelle demeure gravée sur leur front de paria du désir : leur seule présence, surtout lorsqu'elle se fait visible et reconnue, devient un affront à la décence et aux « bonnes manières », une source de ricanement, sinon de violences ouvertes.

Sentiment de « faire désordre » dans l'ordre de l'organique et du pulsionnel tout en étant réduit à une pulsion, face à une société dans laquelle le « processus de civilisation » tend précisément à refouler l'ordre de l'organique et du pulsionnel dans la sphère de l'intime et du privé, la honte homosexuelle a donc un rapport privilégié avec le sentiment d'être sale, et d'être sale *en public*, c'est-à-dire dans une situation inappropriée et choquante. L'existence des « invertis » évoque pour le monde

homophobe, qui y projette sa propre impudeur et son voyeurisme fasciné, le spectacle fantasmatique d'une jouissance « sale », et impose aux homosexuels l'humiliation sociale d'une nudité symbolique constamment surprise en flagrant délit d'exhibition publique – nudité en réalité produite et dérobée par le regard même qui déshabille en criant au scandale. La honte est le résultat de l'intériorisation par les gays et les lesbiennes de cette vision dominante d'eux-mêmes qui réduit leur être à un corps nu qui s'exhibe et exhibe ses organes « intimes », ce corps à des pulsions « animales », et ces pulsions à la « saleté ». Elle est la manifestation d'une forme d'« allégeance corporelle » des homosexuels à l'idée que ce qui est « révélé » sur eux (ou ce qui menace de l'être) renvoie à quelque chose de fondamental pour la définition de leur caractère, et que ce « quelque chose » devrait ou aurait dû rester caché. Plus radicalement, la honte extorque au sujet homosexuel la croyance au mythe qu'il y a bien, dans les plis de son corps ou dans les profondeurs de sa conscience, un « quelque chose » à cacher ou à révéler : ce dont précisément il est invité à avoir honte. La force de l'homophobie est de créer à la fois, et dans le même mouvement, la honte de la « chose », et la chose dont on devrait avoir honte.

L'identité gaie et lesbienne entre honte et fierté

A travers ces mécanismes de réduction, de rejets, de menaces, et leur anticipation consciente ou inconsciente, la honte, en poussant les homosexuels à se cacher, tend à les rendre *invisibles*. Non au sens de l'« invisibilité-privilège », réservée aux dominants monopolisateurs de l'universel, aux identités qui vont de soi, qui confirment les attentes et que les attendent confortent, qui n'ont pas besoin de se dire ni de s'*avouer* (jamais de « maman, je suis hétérosexuel ») : cette invisibilité-là est celle du « bon soldat », de celui qui colle tellement au paysage qu'il finit par faire partie des meubles sociaux, y compris jusque dans sa

« différence légitime » alors perçue comme « distinction » et non comme déviance. L'« invisibilité-stigmate » que subissent les homosexuels est tout autre : c'est celle des identités opprimées, refoulées, indicibles, impensables. Celle qui préférerait que tout cela n'existe pas, n'ait jamais existé.

Ainsi, si la fierté a encore plus de sens pour les gays et les lesbiennes que pour les Noirs, à qui historiquement ils empruntent le concept, c'est que la honte, un des principaux moyens par lesquels s'est exercée sur eux la domination symbolique, n'a pas simplement nourri leur *infériorisation*, mais a aussi engendré leur *invisibilisation*. La construction de l'identité « gaie », tant au plan personnel que collectif, travaille précisément à résister à ce mécanisme historique : la « *gay pride* » vise d'abord une réappropriation de l'identité homosexuelle qui renverserait le stigmate en fierté, aussi bien privée que publique, désarmant l'injure initiale en revendiquant « tête haute » l'identité originellement assignée par la société homophobe. La fierté est donc avant tout une stratégie politique, et ceux qui n'y voient que narcissisme déplacé font preuve d'un aveuglement coupable et souvent peu désintéressé sur la réalité et les mécanismes effectifs de l'oppression. Une communauté gaie et lesbienne mobilisée sert non seulement de levier aux mobilisations politiques, mais aussi, plus quotidiennement, de refuge protecteur permettant aux homosexuels de se reconstruire à l'écart des hiérarchies dominantes qui, lorsqu'elles sont intériorisées et retournées sur soi, engendrent précisément la honte et la haine de soi.

Le travail de description de la logique de la honte montre que ses causes sont sociales, collectives, et qu'elle découle le plus souvent d'une position précaire dans des rapports de domination historiques (et donc modifiables) : ici, une société homophobe. Ce travail a pour objectif de désamorcer les principaux effets de la honte, de la rendre inopérante en l'empêchant de fonctionner comme force de culpabilisation et de contrôle

de l'individu ayant l'apparence d'émaner « naturellement » de l'individu lui-même. Mais le statut épistémologique (et politique) d'une telle analyse peut facilement être mésinterprété : décrire de façon trop systématique l'oppression amène parfois à être perçu comme un complice de l'oppression. D'un côté le fait de tenir compte de l'étendue de la domination hétérosexiste est une condition pour pouvoir rendre compte de la honte dans sa systémativité – donc son intelligibilité – et en retour permettre à ses victimes de lutter contre elle (le fait de nier que la société contemporaine est homophobe est, *a contrario*, une tactique bien connue de l'homophobie contemporaine). D'un autre côté, la description systématique des effets de la honte, lorsqu'elle est lue non comme une description sociologique des effets de l'homophobie mais comme un discours politique (réactionnaire) sur l'essence de l'homosexualité, risque d'engendrer un sentiment d'étouffement, voire contribuer à produire et reproduire la honte qu'elle prétend décrire.

L'analyse nécessaire des conditions de possibilité de la honte ne doit donc pas faire oublier, à l'inverse, la fonctionnalité homophobe d'un certain « discours de la honte » insistant trop sur sa « logique implacable » et entretenant l'illusion selon laquelle l'homophobie réussit toujours ses effets. Omettre de décrire les échecs de la honte, de dire que la honte (sociale, imposée) ne marche pas à tous les coups et au même degré chez tous les membres d'un même groupe stigmatisé, revient en effet à remplir une fonction majeure de la honte, celle d'inculquer la croyance performative en sa propre efficacité. Au contraire, le fait de mettre en évidence les petits et les grands échecs de la honte (c'est-à-dire les échecs d'un ordre social donné à s'incorporer dans les individus, à extorquer aux individus une reconnaissance de ses lois), quitte parfois à grossièrement exagérer ces échecs en faisant mine d'oublier la persistance de nombreuses fragilités, peut contribuer à faire échouer la honte ou à diminuer ses effets.

Dans *Gay New York*, George Chauncey, qui présente le « mythe de l'intériorisation » comme l'une des trois idées fausses sur la vie gaie étatsunienne avant la Seconde guerre mondiale, décrit ainsi les réactions décontenancées des psychiatres au début du 20^{ème} siècle, devant des patients homosexuels « éhontés » qui en majorité ne faisaient preuve devant leur médecin d'aucun signe de culpabilité. Leur édifice disciplinaire était impuissant devant le refus des « pervers » de reconnaître leur vérité médicale. Les médecins peinaient à se consoler en imaginant que cette fierté émanait d'homosexuels encore plus malades que les autres, puisqu'ils ne savaient pas reconnaître leur maladie. En France, au début des années 1970, les militants du FHAR recouvraient eux aussi les murs de Paris de slogans affirmant avec force « Nous n'avons pas honte, nous avons peur ». Ils révélaient ainsi par leur démarche de résistance que le « discours de la honte » peut fonctionner comme une insulte.

Symétriquement, quelques uns, comme François Delor, ont insisté sur certains effets pervers de *l'injonction à la fierté*, qui peut engendrer chez les « honteuses », et tous ceux qui ne peuvent – provisoirement ou définitivement – accéder à la fierté, une *honte d'avoir honte*, qui vient redoubler la première. Mais comment reconnaître à la honte sa « dignité », ne pas la réduire à un versant purement négatif de l'identité, sans pour autant se placer du côté des oppresseurs ou défendre un discours réactionnaire ? Si nous sommes bien des « enfants » de la honte, existe-t-il une voie, même étroite, pour sortir de cette matrice initiale sans pour autant succomber au mépris de nos « origines » honteuses ? Pour résoudre ce dilemme, et porter un nouveau regard sur la « honte gaie » on peut chercher à mettre en évidence le paradoxe inscrit en son cœur : d'un côté, elle est une forme insidieuse de « reconnaissance corporelle » de l'ordre hétérosexiste et de soumission forcée à ses lois et à ses hiérarchies ; de l'autre, le fait même qu'elle soit une expérience

fondatrice de la subjectivité gaie et lesbienne lui confère une valeur particulière, sinon positive, du moins productive.

C'est la honte qui nous constitue, c'est elle encore qui nous rassemble : entrer dans la honte, c'est tout à la fois déjà reconnaître ce que l'on est, qui l'on est, et de qui l'ordre social homophobe nous rend objectivement solidaires, malgré nos réticences initiales. La juste valorisation de la fierté ne doit pas faire oublier toute la vie émotionnelle vécue dans la honte ou dans les interstices de l'oppression, de l'érotisation perverse de ses instruments et de ses agents (qui peut être une façon de les désarmer à la marge et d'amorcer un cheminement original vers la fierté, comme chez Genet) à la prise de conscience politique et sociale que cette honte et la marginalité qu'elle impose sont capables d'engendrer et de nourrir. De même que la fierté porte toujours en elle sa généalogie honteuse (« On a toujours un peu honte d'être fier d'être homosexuel », écrit Guy Hocquenghem), la honte, lorsqu'elle est assumée vraiment, lorsqu'on cesse d'avoir « honte d'avoir honte », enferme une forme de fierté paradoxale. Cette honte orgueilleuse, explique Didier Eribon, pourrait constituer « le point de départ et d'appui d'une réinvention de soi ». En nous mettant au monde comme des êtres aliénés ou « assujettis », la « honte gaie » enfermerait ainsi, comme en négatif, mais déjà plus qu'en négatif, quelque chose comme notre liberté.

Sébastien Chauvin

Bibliographie indicative :

- BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.
- CHAUNCEY George, *Gay New York*, Fayard, 2003 [1994].
- DOUGLAS Mary, *De la souillure*, Paris, La Découverte, 1992 [1966].
- ELIAS Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Levy, 1973 [1939].
- ERIBON Didier, *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.
- GOFFMAN Erving, *Stigmates*, Paris, Editions de Minuit, 1975 [1963].
- HOCQUENGHEM Guy, *Le désir homosexuel*, [1972] Paris, Fayard, 2000.
- KATZ Jack, *How emotions work*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.
- KOSOFSKY Sedgwick Eve, *Epistemology of the Closet*, University of California Press, 1990.
- WARNER Michael, *The trouble with normal. Sex, politics, and the ethics of queer life*, Harvard University Press, 2000.